

PRAGMATIQUE DE L'IDENTITE

Archibald Michiels, Université de Liège

1. Impossibilité et/ou inutilité d'une définition de l'identité

C'est là un bon point de départ, me semble-t-il. D'une part, on s'accorde à reconnaître que le concept d'identité revêt une importance capitale en philosophie (notamment en logique et en épistémologie, mais également en éthique) et aurait donc besoin d'être défini avec précision ; d'autre part son rôle est si primordial qu'on doit se passer de toute définition : l'identité veut bien intervenir dans les définitions d'autres concepts, y compris des concepts qui sont eux-mêmes tout à fait fondamentaux dans leur domaine (Frege, dans ses *Fondements de l'arithmétique*, utilise l'identité pour définir le nombre 1, ce dernier n'étant rien d'autre que « l'extension du concept 'identique à 0' »), mais elle échapperait à toute définition, pour autant qu'on veuille éviter la circularité de tout système de définition (car il va sans dire que le dictionnaire de langue ne peut pas exclure de sa nomenclature des items qu'il caractériserait comme 'trop fondamentaux pour pouvoir être définis' : il faut bien qu'il dise quelque chose de **identique** et **identité**).

En ouverture du chapitre *L'identité* dans le second volume des *Notions de philosophie* (en Folio essais, sous la direction de Denis Kambouchner, pp.563-635), on lit de la plume de Pierre Guernancia l'énoncé suivant, qui va beaucoup trop loin ('overshoots the mark', diraient les Anglais) en excluant la possibilité même d'une **tentative** de définition, ce qui trahit un désir de ne surtout pas relancer le débat sur la question de la définition de l'identité :

L'identité est une notion si primitive qu'il serait vain et de plus impossible de tenter de la définir.

Une note nous renvoie à une citation des *Recherches logiques* de Husserl (« L'identité est absolument indéfinissable »).

Une autre note, plus loin (p.580) renvoie au *Tractatus* de Wittgenstein, l'affirmation au point 5-5303 de cet ouvrage que « Dire d'une chose qu'elle serait identique à elle-même, c'est ne rien dire du tout », occasion pour Quine d'avancer que Wittgenstein n'a pas saisi correctement la problématique de l'identité. C'est aller trop vite en besogne, ce qui risque d'être souvent le cas lorsqu'on critique Wittgenstein avec une idée en tête. Wittgenstein a parfaitement raison : il faut deux choses pour que le prédicat d'identité puisse s'appliquer avec pertinence ; mais ces deux choses, comme le veut Quine, ont tout intérêt à n'être que des descriptions ou pointeurs vers une seule entité : ce qui est alors affirmé, c'est l'identité du référent pointé par deux descripteurs ou pointeurs, information tout à fait précieuse et pertinente.

En effet, l'identité ne peut se prédiquer de deux choses, vu qu'en cas d'identité il n'y n'en a qu'une ; mais l'identité ne peut non plus se prédiquer d'une seule chose, car la syntaxe demande deux arguments, les deux arguments dont on vise à établir l'identité. Dès que je dis que **a est a**, ou que **a=a**, ou **a identique à a**, j'ai bel et bien deux individus que je tente de réduire à un seul, à savoir **a**. Pour ce faire, il me suffisait de poser **a**. Mais le poser n'indique en rien l'identité en tant que relation que **a** entreprendrait avec lui-même. Sur le ton de la

plaisanterie, on pourrait dire que *a est a*, c'est louche – je vois deux individus là où il n'y en a qu'un, je me force à loucher.

Toute expression qui pose deux individus pour ensuite les réduire à un seul commence par pécher contre l'identité, et court ensuite à la réparation. Pour que la tentative leibnizienne,

A et B désignent la même entité si tous les prédicats qui s'appliquent à A s'appliquent à B, et vice-versa,

ait un sens, il faut que A et B soient des pointeurs : ce qui est posé, c'est l'équivalence de pointeurs de même fonction, ce qui n'est pas du tout cerner le concept d'identité d'une chose avec elle-même (sans parler du problème posé par les prédicats intensionnels, par exemple *A=objet dont x pense (erronément) qu'il est différent de B ; B=objet dont x pense (erronément) qu'il est différent de A* – deux propriétés qui ne sont pas censées empêcher l'identité de A avec B).

On peut essayer une définition telle que

L'identité est cette relation que toute entité est nécessairement seule à entretenir avec elle-même.

La difficulté est bien sûr dans « elle-même », qui présuppose l'identité pour être compris. Notez le 'nécessairement', qui fait un sort aux mondes possibles.

Que tirer comme conclusion ? Que l'identité, lorsqu'elle se trouve prédiquée de deux individus, ne tend pas à réduire les deux individus à un seul, mais tout simplement à les considérer comme des pointeurs vers une entité unique. Il n'est pas du tout inutile d'établir une équivalence entre deux pointeurs. Mais on ne le fera que

- a) lorsqu'il faut dissiper – ou prévenir – une méprise : il n'y a pas deux individus distincts, mais seulement deux pointeurs distincts, dont, pour autant que ce soit la valeur pointée qui nous intéresse et non les pointeurs eux-mêmes, on peut négliger la distinction qui les individualise ;
- b) sous un certain point de vue – ce point de vue peut être implicite, et 'identiques à tout point de vue' signifiera 'identiques à tout point de vue pertinent'. La pertinence des points de vue, et plus globalement la découverte des points de vue qu'il convient d'envisager dans chaque cas discursif – dans chaque instance du discours qui met en jeu *même* ou *identique* –, constituent le réel problème d'une pragmatique de l'identité.

2. Mythes et images

2.1. Le bateau de Thésée.

Ce bateau, reconstruit pièce par pièce, finit par n'avoir plus aucun élément en commun avec le bateau primitif. S'agit-il encore du même bateau ? Question de point de vue, de toute évidence. Si l'on considère la matérialité comme primordiale, il s'agit d'un autre bateau (avec en outre la question de type 'sorite' : à quel moment le bateau primitif a-t-il cessé d'être le bateau de Thésée ?). Si l'on considère (comme cela semble plus raisonnable) la fonction, à aucun moment il n'a cessé d'être le bateau de Thésée. La persistance d'un individu dans le temps dépend de la définition qu'on se donne de cet individu.

2.2. Le Phénix

Identité en dépit de la mort. Notez qu'on parle **du** nouveau Phénix et non **d'un** nouveau Phénix. Le Phénix transcende sa réalisation matérielle. Il y a pas mal de leçons à tirer de ce mythe. Je laisse au lecteur le plaisir de s'y essayer.

2.3. Le fleuve d'Héraclite

On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve (à cause du célèbre *panta rhei*). Mais notez que 'normalement' Héraclite a tort. L'existence du fleuve ne dépend pas de la masse d'eau qui est en train de le constituer à un moment donné, mais du fait qu'il a un lit plus ou moins permanent, où il coule de manière plus ou moins permanente (il peut lui arriver d'être à sec – on ne conclura à sa disparition qu'après un certain temps – ne pas demander à préciser lequel).

Ces trois mythes et/ou images ont une leçon en commun: toute identité est une identité sous un certain point de vue.

3. Modus ponens et identité

L'identité d'un objet donné ne peut donc se définir. Un objet, je ne peux que le poser, c'est à dire le proposer comme objet du discours. Dès cet instant, il a une existence discursive, même si le discours dont il fait l'objet nie son existence. Il continue d'exister, discursivement, et s'offre à la référence. Son identité n'est rien d'autre qu'une condition du discours à son égard. Dès lors, dire que **a** existe, dire que **a** est identique à **a** (un *modus ponens* qui ne s'appliquerait plus seulement aux propositions, mais à toute entité, quelle qu'en soit la nature), ce n'est que réitérer ce que **a** dit déjà, tout simplement en participant au discours.

Je peux certes parler d'existence dans le monde réel, par opposition au monde du discours ou de la fiction. Mais c'est alors moi qui suis redevable d'une définition du monde réel ; dès lors que j'entends ne pas me limiter au monde matériel à un instant *t*, je n'ai d'autre choix que de préciser la nature de l'ontologie avec laquelle je me propose de penser le monde.

4. Le point de vue de Quine

Quine attache la plus grande importance à l'identité. C'est à lui qu'on doit le slogan **No entity without identity** (dans *Theories and Things*), qui lie identité et ontologie (via la référence). Quine exige, tout à fait raisonnablement, semble-t-il à première vue : *We must have an acceptable principle of individuation for each object we admit in our ontology.*

On sait en effet que les ontologies ont une fâcheuse tendance à se remplir de toutes sortes d'entités plus ou moins floues. On peut exiger qu'une chose ne soit admise à l'existence que si on peut la reconnaître lorsqu'elle se manifeste. Si on n'est pas sûr que c'est bien elle qu'on a sous les yeux, il vaut mieux tenter d'en faire l'économie ontologique. C'est ainsi que Quine envoie dans les limbes la notion de signification, qui ne se laisse cerner que via paraphrases et traductions, toutes incertaines, partielles et glissantes. Inutile de prétendre devant Quine que la signification de *La neige est blanche* est l'invariant de *La neige est blanche* et *Snow is white*. Il vous aurait demandé de stipuler cet invariant, et vous ne pourriez le faire qu'en le paraphrasant ou en le traduisant, donc en reculant encore (la sempiternelle 'différance', qui, en laissant place à la **différence**, rend illusoire toute individuation de nature à satisfaire Quine). Le problème avec cette exigence de Quine, c'est qu'elle mine également toute entité

qu'on voudrait admettre à l'ontologie, car aucune ne traverse le temps (pour ne citer que cette dimension, mais l'espace ferait aussi bien l'affaire) sans en être affectée d'une manière qui la rende non individualisable par tout qui exige l'identité absolue, la seule qui mérite ce nom en fin de compte. Ou bien, plus raisonnablement, on s'en tient à l'identité de point de vue, l'identité pour certains buts, et alors x et *la traduction de x* , x et *la paraphrase de x* , ne se comportent pas plus mal que *y au temps t* et *y au temps t'* .

Le grand pas franchi par Quine est de lier identité, individuation et référence. Je ne peux me référer qu'à quelque chose que je peux découper dans le flux universel, et cette découpe, aussi arbitraire soit-elle, doit pouvoir être faite également par le récepteur du message qui inclut la référence, sous peine d'échec de la tentative de référence et, partant, caducité de l'acte de communication.

Cela dit, la référence et l'individuation préalable ne connaissent pas de limites pré-établies : on se réfère avec bonheur à des individus tout à fait abstraits (par exemple *la crise que nous traversons*) et qu'on aurait toutes les peines du monde à définir avec précision (le manque de précision étant en effet absolument essentiel ici).

5. Ce que peuvent nous apprendre pointeurs et alias

Lorsque je pose

a) $x=y$

j'établis une équation entre deux valeurs – j'affirme l'égalité de la valeur liée à la variable x à celle liée à la variable y .

Une notation telle que

b) $x= = y$

pourrait être utilisée pour indiquer que les deux variables pointent vers une même valeur – la sémantique est la même, mais l'accent est mis sur les variables et non les valeurs.

Je pourrais aussi proposer

c) $x= = = y$

pour indiquer que x et y désignent la même variable (et, partant, la même valeur). x et y sont alors des noms différents d'une même variable.

Je peux continuer ce petit jeu à l'infini. Chaque variable (chaque pointeur) peut pointer vers une autre variable ou pointeur.

Le cas b) est celui qui exprime le mieux la pragmatique de l'identité en langue. Deux objets sont distincts, mais ce n'est pas leur distinction qui importe, car leur seule fonction est d'assurer la référence, de pointer vers un objet individualisable présenté comme unique dans le discours à son propos.

L'alias, le *also known as*, cerne bien la multiplicité des noms en tant que pointeurs, et, partant, la nécessité de distinguer entre des noms (*names*) qui pointent vers des individus différents (que ces noms soient eux-mêmes identiques ou différents), et des noms différents qui pointent vers un même individu.

C'est encore une fois dans *Alice in Wonderland* que la surexploitation logique d'une propriété du pointeur (à savoir qu'il peut pointer vers un autre pointeur, et non directement vers une valeur) est exposée avec le plus de pertinence et d'humour. Le titre d'une chanson est un pointeur vers cette chanson. Mais ce titre peut avoir un nom, et ce nom peut s'appeler quelque chose...

The name of the song is called "HADDOCKS' EYES."
 'Oh, that's the name of the song, is it?' Alice said, trying to feel interested.
 'No, you don't understand,' the Knight said, looking a little vexed. 'That's what the name is CALLED. The name really is "THE AGED AGED MAN."
 'Then I ought to have said "That's what the SONG is called"?' Alice corrected herself.
 'No, you oughtn't: that's quite another thing! The SONG is called "WAYS AND MEANS": but that's only what it's CALLED, you know!
 'Well, what IS the song, then?' said Alice, who was by this time completely bewildered.
 'I was coming to that,' the Knight said. 'The song really IS "A-SITTING ON A GATE": and the tune's my own invention.'

La multiplicité des noms et la multiplicité des objets (les uns comme les autres sont créés à l'infini par le discours, pour autant qu'on veuille bien inclure les descriptions définies parmi les noms) et la nécessité de calculer à tout instant du discours la relation qui les unit offrent un degré assez élevé de possibilités de méprise. La relation d'identité a pour but premier de dissiper ou de prévenir de telles méprises.

6. « Un dialogue de fous » ou « Les pointeurs prennent le dessus »

A : Ne serait-ce pas là le livre que j'ai lu à la plage l'été dernier ? Il porte le même titre, en tout cas.

B : Il ne peut pas s'agir du même livre ; ce livre-ci n'a jamais quitté ni ma possession ni cette pièce.

A : Alors, il ne s'agit pas non plus du même titre ; je présume en effet que le titre de ton livre n'a jamais quitté ni la couverture ni la page intérieure de titre.

B : Soyons précis : disons plutôt que ni le titre de la couverture ni le titre de la page de titre n'ont quitté leur poste.

'Normalement', on concevra le livre matériel comme une représentation du livre en tant qu'objet de lecture ; il s'agit d'une polysémie régulière des lexèmes qui désignent des documents, dans nos langues occidentales. Quant au titre, ce n'est qu'un pointeur vers un contenu. En donnant la priorité au matériel sur l'abstrait et en réifiant le pointeur, on obtient notre petit dialogue.

Des pointeurs différents qui pointent vers le même objet ne sont différents qu'en tant que pointeurs ; ils sont indifférents, pourrait-on dire, si c'est l'objet pointé qui intéresse le discours. Une identité de fonction des pointeurs prime alors sur une différence en tant qu'individus à part entière.

Dans le cadre de la théorie des qualia (un essai de théorisation des polysémies régulières ; voir Pustejovsky, *The Generative Lexicon* et Michiels, *Fragments sur le sens*), on pourra dire que deux livres différents en tant qu'objets matériels (perspective de la production matérielle) se révèlent être le même livre en tant qu'information, dont ils ne sont que le support. Le livre matériel est alors une sorte de pointeur vers sa valeur, l'information portée par lui.

Le livre information est pointé dans un sens plus strict par son titre ; un pointeur titre peut bien sûr être utilisé comme pointeur vers divers contenus, à savoir des livres différents portant

le même titre ; le contexte aidera à déterminer quelle est la valeur du pointeur, pour autant que le problème se pose.

Se concentrer sur l'individualité d'un pointeur en en négligeant la fonction prive le discours de sa marche normale ; le titre de la couverture n'est plus le même que celui de la page de titre, et le titre de cet exemplaire-ci du livre n'est pas le même que celui de cet exemplaire-là ; plus rien n'est identique qu'à lui-même – ce qu'on a détruit, c'est le point de vue, tout à fait essentiel à une pragmatique de l'identité.

7. Persistance et individuation

Pour accéder à l'identité, il faut persister – mais on peut se contenter de persister sous un certain point de vue, conformément à une certaine pratique, selon les besoins d'une certaine fonction, comme le bateau de Thésée. Cette persistance même dépend de la perception qu'on en a – les choses ne cessent de changer, mais les similitudes qu'entretiennent leurs avatars – sous les points de vue pertinents – permettent de maintenir l'identité, c'est-à-dire en fin de compte de l'imposer.

La problématique de l'identité est liée, nous l'avons dit, à la pseudo-question des sorites, sur laquelle je renvoie à mes *Fragments sur le sens*. Il s'agit d'une pseudo-question, car elle ne se pose que si on va à l'encontre de nos pratiques respectives aux individus : on ne considère pas le chat Blaney comme l'ensemble des éléments dont il est composé (ensemble qui se modifie effectivement chaque fois qu'il perd un poil), mais comme un individu isolé dans le flux du réel de par sa haute 'salience' (il se meut à loisir, il interagit avec le fond dont il se détache, il se comporte plus ou moins comme on s'attend à ce qu'il le fasse – toutes propriétés qui en font un individu d'une super-classe, à savoir celle des êtres vivants à haute différenciation, dont on connaît le mode de persistance et ce qui y met fin, à savoir la mort).

8. L'identité choisie, affirmée, revendiquée, construite,...

Si l'identité ne se laisse concevoir que dans une certaine perspective, que sous un certain point de vue, elle pourra également être choisie ou construite plutôt que simplement reconnue ou subie. En fait, un individu pourra se créer un certain nombre d'identités, qui se constituent notamment par le biais de la revendication d'appartenance à des groupes, dont la constitution elle-même peut dépendre toute entière de la volonté d'appartenance de ses membres. C'est ainsi que personne et identité sont indissolublement liées, car on ne devient une personne que si on se reconnaît comme telle ; la personne n'est pas un donné, mais un construit. Certes, il est des identités imposées auxquelles on ne peut entièrement échapper de manière permanente, comme tout simplement l'identité civile : mais ces types d'identité, la personne peut les intégrer dans une revendication d'identité qui s'en sert comme repoussoirs, par exemple. Le champ des possibles est extrêmement vaste et nous ne l'aborderons pas ici.

Quand Tessa dans *The Constant Gardener* dit à son mari qu'elle ne renoncera pas à son travail car c'est ce qui la définit, nous comprenons tout de suite que la priver de ce travail serait porter atteinte à sa personne même. Mais on ne peut généraliser en disant que le travail définit la personne – chaque personne est responsable de son propre faisceau identitaire : c'est à elle de le définir et de tenter de le défendre.

9. Identique et même

En langue, c'est bien sûr **même** le terme central, **identique** étant tout à fait marginal, comme le suggère son origine savante. Et **même** participe toujours de la perception, du point de vue défini par le locuteur. **Même** est toujours sous un certain rapport, dans une certaine perspective, selon certains intérêts.

Quelques instants de réflexion suffiront à nous convaincre que deux objets quelconques, appelons-les x et y, ont un nombre indéterminé (infini ?) de propriétés qu'ils partagent et un nombre indéterminé (infini ?) de propriétés qui les distinguent (et le verbe *distinguent* est clairement du côté de la perception, de notre capacité à faire le départ entre les deux objets en question). Ces deux documents que j'ai sous les yeux, par exemple, ont en commun la propriété de ne pas avoir été vus par Nixon. Car nous ne devons surtout pas rejeter les propriétés négatives : la propriété de ne pas avoir été vu par Nixon peut s'avérer tout à fait cruciale, je veux dire par là qu'elle peut se trouver au premier rang des propriétés qui m'amènent à poser l'identité, celle-ci étant toujours envisagée dans une perspective particulière.

Dans les *Fragments sur le sens*, j'ai tenté de montrer que *C'est le même garde que celui que nous avons vu tout à l'heure* et *C'est le même sapin que celui que nous avons vu tout à l'heure* auront une tendance naturelle, une pente, à être interprétés le premier comme posant une identité d'individu et le second l'appartenance à une même classe. C'est toute l'importance que revêt le concept de **salience**, qui est lui-même sous la coupe de nos intérêts en tant qu'êtres humains : nous ne découpons pas le flux du réel avec la même attention partout ; nous ne faisons pas les mêmes efforts d'attention et de mémorisation. Nous sommes vraiment la mesure de toute chose – les choses ont à s'imposer à nous si elles veulent être reconnues comme individus ; elles ne le pourront que si nous sommes préparés à les accepter comme telles.

Dans la langue de tous les jours, quand ils ne servent pas à prévenir ou à dissiper un malentendu, **identique** et **même** se prédisent essentiellement d'objets distincts (on se souvient qu'il n'y a aucune raison de prédiquer l'identité d'un objet avec lui-même, cette dernière se montrant mais ne s'affirmant pas), avec, implicite ou explicite, le point de vue sous lequel les deux objets n'ont pas d'identité propre (par exemple car ils ne peuvent se distinguer sous l'angle de la fonction qu'ils remplissent) et sont donc interchangeables.

Il convient de remarquer que je peux utiliser **identique** même si le démenti de l'identité saute aux yeux, comme dans :

Ces deux tasses sont identiques.

alors même qu'il est évident que, ne partageant pas les coordonnées spatiales, elles ne peuvent être identiques *stricto sensu* (mais ce sens strict n'est pour la langue de tous les jours rien d'autre qu'une borne extrême, jamais atteinte, ou, si l'on veut, un passage à la limite).

L'interprétation d'un énoncé tel que

Il est identique à lui-même

relèvera des stratégies mises en œuvre en face des tautologies et contradictions – on ne se contente pas d'une information zéro, on recherche les raisons de la production d'un énoncé à information zéro afin précisément que cet énoncé ne reste pas un énoncé à information zéro. Très souvent, de telles stratégies auront déjà été mises en œuvre à maintes reprises et

l'interprétation résultante pourra être considérée comme standard sinon première, par exemple : « Il se comporte tout à fait comme on pouvait s'y attendre »

Ce n'était plus lui. (Il était hors de lui / He was beside himself / Era fuori di sé).

Simple facette négative du précédent. Il se comportait d'une manière qui laissait croire qu'il avait perdu le contrôle de soi. On va jusqu'à nier l'identité parce qu'on sait très bien qu'on n'en change pas comme on change de chemise – la ré-interprétation est assurée par l'absurdité du sens dit littéral, sens construit qui ne peut servir qu'à expliquer le sens obvie en le fondant sur une stratégie d'interprétation, laquelle n'est plus active pour ce type d'énoncé stéréotypé.

10. Les familles apparentées : 'autre/other/...', 'nouveau/new/fresh/...', etc.

Il est remarquable que **même**, **autre** et **nouveau** possèdent tous trois des acceptions faisant partie de séries lexicales bien distinctes (pour **même** et **nouveau**), voire opposées (pour **autre** : en bref – *j'ai adoré ce café, j'en prendrai un autre* vs. *Je déteste ce café, j'en voudrais un autre*), si bien que l'ambiguïté s'installe au niveau lexical, et ne peut être levée que par la reconnaissance d'unités phraséologiques ou sous la pression du contexte non linguistique.

Série 'série'

[Art défini] **même(s)** / [Art. indéfini] **autre(s)** / nouveau, new, fresh /additionnel, ...
(un autre= un nouvel exemplaire du même type)

Garçon, vous remettez la même chose, s'il vous plaît.

Un autre coca light pour Madame, et pour moi, un quart Perrier.

They ordered a fresh round of beers.

De nouvelles épreuves les attendaient.

Série 'similitude'

Identique, pareil, **même**, semblable, ... // **autre**, **nouveau**, différent, ...
(un autre= un exemplaire d'un type différent)

Cet appareil m'a rendu de précieux services pendant des années – je voudrais retrouver le même.

L'appareil que vous m'avez vendu ne fonctionne pas ; j'en voudrais un autre.

Notons que le français distingue entre **nouveau** (additionnel) et **neuf** (qui n'a pas encore servi), alors que l'anglais utilise **new** indifféremment pour le successeur dans une série (il utilise également **fresh** dans ce sens (*new troops* ; *fresh supplies*), lequel a également le sens du français **frais** (*fresh eggs* / *des œufs frais*) et l'élément qui n'a pas encore servi (*a new engine*).

I've just bought a new car – it's not new, of course, I couldn't afford a new car.

Je viens d'acheter une nouvelle voiture – elle n'est pas neuve, évidemment, je ne pourrais pas me permettre l'achat d'une voiture neuve.

La place de l'épithète permet parfois de distinguer **nouveau additionnel** (antéposé) de **nouveau différent** (postposé), mais la position de l'adjectif est également déterminée par le type de discours (effet poétique, notamment) :

La découverte de nouvelles étoiles (elles viennent s'ajouter à celles que nous connaissions déjà).

Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles (Les Conquérants).

Des épreuves nouvelles les attendaient.

Nouveau signifie souvent '*qui vient s'ajouter (parfois en remplacement)*', et c'est dans la parenthèse que **nouveau** rejoint **autre différent** ; sans la parenthèse il reste le compagnon de **même** et **autre additionnel**.

Nouveau et **new**, contrairement à **neuf**, peuvent donc s'avérer indépendants de toute chronologie à l'exception de celle que se crée le discours (*une nouvelle objection vient à l'esprit*). Par exemple, à un examen oral :

I'd like another question, please.

I'd like a new question, please.

Je voudrais une nouvelle question, s'il vous plaît.

Je voudrais une autre question, s'il vous plaît.

Nouveau et **autre**, **new** et **other**, sont ici quelque part entre **additionnel** et **différent**. Pour les faire basculer d'un côté ou de l'autre, il suffit de contextualiser plus avant (*I only had one ; vous ne m'en avez posé qu'une / la dernière ne portait pas sur le cours ; the last one was beside the course topic*).

11. Traitement lexicographique

Nous étudierons le traitement lexicographique du Petit Robert 2003.

Commençons par **identique**. La première définition nous présente bien le passage à la limite, le cas idéal (mais avec une telle formulation, qui pourra jamais le saisir, quel en sera le percepteur ?) :

Se dit d'objets ou d'êtres parfaitement semblables, tout en restant distincts.

Notez que nous restons (c'est la syntaxe qui l'oblige) en présence de deux arguments, distincts donc mais sans que nous puissions établir la base de cette distinction, à cause du *parfaitement* qui modifie *semblables*. En conclura-t-on que seul Dieu peut parler d'objets identiques ?

Pour nous humains, il semblerait que la pierre de touche reste la **substituabilité réciproque** ou **interchangeabilité**. Dans

Il détenait, à l'insu de tous, une tablette identique dans le petit musée, secret et personnel, qu'il avait consacré à l'écriture.

exemple forgé s'il en est, *identique* signifie tout simplement que s'il avait remplacé la tablette en question par celle de son petit musée personnel, personne n'y aurait vu que du feu.

On a ensuite une définition précédée de l'indicateur DIDACT., qui tente de capturer la position philosophique traditionnelle :

Qui est unique, quoique perçu, conçu ou nommé de manières différentes

Le problème est ici l'insertion de l'item défini de cette manière dans un schème syntaxique ; on ne peut guère avoir : *x est identique*. Il faut un complément ouvert par *avec* ou *à*, puisque

le sujet est au singulier. Notez qu'*identique* comme adjectif épithète ou attribut après un verbe comme *rester*, *demeurer* (*une tablette identique*, *le problème reste identique*), au singulier et sans complément prépositionnel ouvert par *à* ou *avec*, entrera dans des énoncés qui illustreront la première définition du Petit Robert bien plus aisément que la seconde.

Les problèmes sont plus sérieux dans le traitement de **même**. Le Petit Robert se rend coupable d'une erreur commune, mais que le lexicographe chevronné devrait être capable d'éviter, à savoir la projection dans la définition d'éléments qui appartiennent en propre aux arguments de l'item à définir, et non à l'item lui-même :

Même

Marque * l'identité absolue : *Ils sont nés le même jour*

* la simultanéité : *en même temps*

* la similitude : *Elles avaient la même robe*

* l'égalité : *de même valeur ; une même quantité*

On voit que ce sont les arguments modifiés par *même* (*temps*, *valeur*, *quantité*) qui dictent les modalités de la définition (*simultanéité*, *égalité*). Il reste : *identité absolue* et *similitude*. Mais il suffit de penser à :

Ils sont nés un même jour (par exemple, un trois février)

Elles avaient une même robe, qu'elles portaient à tour de rôle

pour voir que cette modulation contextuelle ne devrait pas conduire à poser une dichotomie de sens.

Le même jour n'est pas un individu unique appartenant au temps ; c'est une référence à une **date**, c'est-à-dire une valeur comme 1 et 2, mais spécifiée comme temporelle par son appartenance à la découpe conventionnelle du temps. En conséquence, *le même jour* exprime plus la simultanéité que l'identité absolue : ce qu'il convient de voir, c'est que l'expression de la simultanéité dépend de l'interprétation de cette expression de temps **dans son ensemble**. Notez également que c'est la lexie toute entière *en même temps* qui exprime la simultanéité ; l'interprétation de *ils ont couru le contre-la-montre dans le même temps* montre bien que la simultanéité n'est pas à attribuer à la conjonction de *même* et de *temps*, mais est l'apanage d'un nombre limité de lexies : *en même temps*, *au même moment*, *au même instant*. Dès lors que la période de temps est indiquée par une unité de temps plus précise (*la même heure*, *le même jour*, *la même semaine*, *le même mois*, etc.), la simultanéité n'est rien d'autre que la résultante de l'interprétation standard de l'expression de temps contenant l'adjectif *même*.

La même robe ne marque pas nécessairement la similitude ; il s'agit tout simplement de variations dans le point de vue sous lequel les robes sont identiques ; dans *Elles avaient la même robe* (en tant qu'exemple lexicographique, sans aucun contexte), *avaient* sera sans doute compris comme *portaient* ; l'identité portera sur le modèle, la couleur, le tissu, alors que la taille pourra varier librement. Ces considérations ne doivent nullement être reportées dans la définition même de **même** : il suffit d'indiquer qu'il doit exister un ou plusieurs points de vue sous lequel *les mêmes choses* ou les choses déclarées *identiques* sont interchangeables.

Le Petit Robert distingue deux sens de l'adjectif **autre** en tant qu'épithète antéposée :

1. Qui n'est pas le même, qui est distinct
2. Qui n'est pas le même tout en étant très semblable : *C'est un autre Versailles*.

On reconnaît dans le premier cas le **autre** de l'opposition identique/différent. Le second fait davantage penser au **autre** de la série SERIE (=additionnel), mais ce dernier reçoit dans le Petit Robert un traitement spécifique : il faut non seulement que l'épithète soit antéposée, mais encore que le nom modifié soit générique

(Avec un nom générique). La même (chose) une seconde fois. *Donnez-moi un autre café.*

Le mot *chose* me semble trop restrictif ici ; s'il a le sens le plus large (*entité*), la définition peut s'en passer ; s'il oppose *chose* à *personne*, il est erroné (*d'autres troupes, d'autres chercheurs, etc.*). Quant à la spécification *une seconde fois*, elle est trop restrictive ; c'est quelque chose comme *une nouvelle fois* qui conviendrait, avec le *nouveau* de la même série, à savoir la série SERIE (en effet, on peut dire *un autre et encore un autre et encore un autre...*).

De toute façon, on peut se demander si la généricité du nom est vraiment l'élément déterminant ; elle semble imposée par l'article indéfini bien plus que par la sémantique intrinsèque du nom, si bien qu'*un autre Versailles* reçoit une lecture générique tout autant que *un autre café*. Ce qu'il importe de distinguer, ce sont les deux séries auxquelles appartient **autre**, et il convient de bien remarquer que l'appartenance à la seconde nécessite un article indéfini, singulier (**un, une**) ou pluriel (**de, des**).

La question de savoir si **autre** est incompatible avec **même** se résout en contextualisant à suffisance. La scène est une dégustation de cafés. X, qui ne désire pas en boire trop pour ne pas passer une nuit d'insomnie, et qui vient de tomber sur un qui lui semble vraiment ce qu'il y a de meilleur en matière de café, peut très bien dire :

J'en prendrais bien un autre, mais à condition que ce soit le même.

Il y a un **autre** qui est très proche du **même additionnel**, et un **autre** qui s'oppose au **même identique**.

Références

(Il s'agit de brefs pointeurs ; les références exactes se retrouvent aisément via un moteur de recherches sur la Toile)

Carroll, *Alice in Wonderland*
 Husserl, *Recherches logiques*
 Hylton, *Quine*
 Kambouchner (ed.), *Notions de philosophie*
 Michiels, *Fragments sur le sens*
 Pustejovsky, *The Generative Lexicon*
 Quine, *Word and Object*
 Quine, *Things and Their Place in Theories*
 Quine, *Theories and Things*
 Wittgenstein, *Tractatus*

Le Petit Robert 2003
